



Nuits retroussées à Venise

Nadine MONFILS

Nadine Monfils

Nuits retroussées à Venise

Petits meurtres étranges et érotiques

COLLECTION VERTIGES

TENDANCE NOIRE

T A B O U É D I T I O N S

F R A N C E

© 2011 Tabou Éditions,
tous droits réservés

« Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. » (Art. L.122-4 du Code de la Propriété intellectuelle)

Aux termes de l'article L.122-5, seules « les copies strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, sont autorisées.

La diffusion sur internet, gratuite ou payante, sans le consentement de l'auteur est de ce fait interdite.

Tabou Éditions et Vertiges sont des marques éditoriales des Éditions de l'Éveil.

Dépôt légal : juin 2011

ISSN 1968-8032 (collection Vertiges)

ISBN 978-2-915635-85-0

*« Venise, c'est comme manger une boîte de
chocolats à la liqueur, d'un seul coup. »*

— Truman Capote

Mais quel délice de faire des excès de temps à autre...

L'ange rouge

Rien ne fascinait davantage Dona que les grilles de Venise. Toutes paraissaient cacher de mystérieux jardins lunaires ou des ruelles d'ombres bleutées, menant à des maisons hantées. Des grilles de dentelles rouillées, tendues comme d'épaisses toiles d'araignées entre le visible et l'invisible. Toute personne qui avait fouillé dans les dessous de Venise, y restait accroché pour l'éternité. Cette ville a le don de capturer les esprits et d'abolir le temps. Ici, Alice traversait les miroirs comme d'autres traversent la rue. Mais sa robe était de sang.

Dona longea la Piazzale Roma, puis s'engouffra dans les petites rues glauques jusqu'à la « maison du pendu ».

Entourée d'un parc sauvage aux statues rongées par le lierre, on l'appelait ainsi depuis qu'on y avait trouvé son propriétaire avec la corde au cou. La maison ressemblait à une comtesse ruinée aux broderies déchiquetées par les ans et aux pieds pourris.

Ce lieu était devenu maudit et au fil du temps, les vieux racontaient qu'il ne fallait pas s'en approcher. Qu'on n'avait jamais retrouvé la trace de ceux qui s'y étaient hasardés. Venise aime entretenir de fausses légendes, comme on se pare de bijoux de pacotille.

Dona poussa la porte en fer, jamais fermée à clef. Dans ce lieu éloigné du centre, seuls les spectres risquaient d'entrer. Et que pouvaient-ils voler – à part la peur – pour l'emporter dans l'au-delà ?

La lumière de l'énorme lustre en cristal diffusait des éclats d'arc-en-ciel sur le sol marbré. Les meubles, recouverts de draps blancs, attendaient l'autopsie dans cette morgue luxueuse que la poussière couvrait d'un voile vaporeux.

Dona grimpa les marches, réveillant les fées meurtrières. Car à Venise, elles le sont toutes.

Elle avança dans le couloir où des rideaux déchirés valsaient dans leur robe de mousseline grise, devant les vitres cassées des chambres vides. Dona écrasa quelques morceaux de verre, s'arrêta devant la seule chambre à la porte fermée et hésita un instant avant d'entrer. Il lui semblait entendre une respiration saccadée. Elle fit quelques pas, comme poussée par une main invisible, et se retrouva au milieu de la pièce. Au plafond, un bout de corde rongée se balançait au milieu d'une poutre.

Dona entendit de nouveau la respiration. Là, juste derrière elle. Elle sentait un souffle dans son cou. Un souffle glacial de mort. Une respiration hachée.

Paralysée, la jeune femme fut incapable de se retourner. Il y avait là, derrière elle, quelqu'un qui l'observait, projetait son haleine froide sur sa peau, se délectait de sa peur. Elle ferma les yeux et pensa très fort à l'ange de pierre oublié dans le jardin de son enfance, à Rome, contre lequel elle allait se réfugier parce qu'il lui donnait l'amour qui lui manquait. L'ange qui veillait sur elle depuis qu'elle était seule au monde. Mais qui, souvent, avait la tête ailleurs.

Le souffle avait cessé. Dona ouvrit les yeux, se retourna et vit une forme translucide s'approcher d'elle. D'une force incroyable, cet ectoplasme plaqua la jeune femme sur le sol jonché de feuilles mortes et d'un souffle, souleva sa robe qui lui recouvrit le visage. Elle sentit quelque chose de glacé la pénétrer, s'enfoncer dans son sexe meurtri, jusque dans son ventre. Un plaisir inouï, mêlé de douleur intense. Le tissu de sa robe littéralement collé contre son visage lui donnait l'impression de s'asphyxier, ce qui, bizarrement, accentuait son plaisir. La chose qui ressemblait à une longue verge glacée, ne ressortit pas de son corps, mais fondit en elle après l'avoir fait jouir de façon aussi extraordinaire qu'atroce. Jamais Dona n'avait éprouvé un tel plaisir mêlé de douleur. Elle se sentait pleine d'une substance inconnue qui s'étendait dans tout son corps, se propageait dans son sang, provoquant une sensation de chaud et de froid. De caresses divines et de coups de couteau.

Ses jambes se soulevèrent pour offrir au regard du fantôme son sexe béant d'où dégoulinait une véritable fontaine. La chose glacée la pénétra cette fois par-derrière, grimpa le long de son échine et envahit sa tête. À chaque coup de boutoir, des images de flagellation se formaient dans son cerveau. Elle entendait claquer le fouet, tenu par un ange vêtu de cuir avec des ailes rouges. Plus il la frappait, plus elle éprouvait un plaisir trouble, mêlé de sentiments coupables. Elle repensa à cette phrase de Nietzsche : « Si tu vas voir une femme, n'oublie pas le fouet ».

Les coups cessèrent dès qu'elle eut de nouveau joui. Dona gisait telle une poupée démantibulée. Sa robe se

remit toute seule sur ses cuisses rougies par les coups imaginaires qui, pourtant, avaient laissé des traces sur sa peau endolorie.

Dona se releva et s'approcha de la fenêtre pour la fermer. Comme si ce geste empêcherait d'autres fantômes de passer.

Elle se regarda dans le grand miroir piqueté et crut voir une ombre masquée penchée sur son épaule.

La jeune femme se retourna brusquement. Personne.

« Balivernes que toutes ces légendes, pensa-t-elle. À force de les entendre, on finit par y croire. »

Elle descendit les escaliers, souriant des frasques de son imagination.

Quand elle voulut ouvrir la porte, Dona la trouva fermée à clef, la secoua de toutes ses forces. En vain !

Nul ne sait ce qu'elle est devenue.

D'ailleurs, il est probable qu'elle n'ait jamais existé, car on ne trouve de trace d'elle nulle part.

Pourtant, il existe bien un ange de pierre dans un jardin à Rome... Il a les ailes rouges à cause des roses qui se sont agrippées à lui.

La petite pute aux allumettes

Ils s'étaient rencontrés lors d'une fête à San Michele, l'île cimetièrre de Venise. Pietro Bellini, portait pour masque un visage d'ange préraphaélite. Il s'était approché de Sara, avait posé un doigt sur ses lèvres, puis l'avait prise dans ses bras. Ils avaient dansé une partie de la nuit, sans échanger un mot. Les femmes le dévoraient des yeux. Le lendemain, il lui donna rendez-vous à l'Arsenal, près de la passerelle, en face du lion qui ornaît l'entrée. Bellini l'attendait, drapé dans un manteau de velours gris. Il lui raconta qu'il descendait d'une famille d'artistes, dont Gentile, qui peignit *La procession devant Saint Marc*, une des plus belles représentations de Venise au xv^e siècle.

Sara lui avait confié qu'elle était issue de la bourgeoisie romaine mais que ses parents étaient partis au bout de nulle part. Elle avait seulement omis de dire qu'elle était devenue pute, comme on devient anarchiste. Puis, elle s'était installée à Venise, il y a quelques années, pour tenter de reconstruire une nouvelle vie.

Elle l'avait trouvé élégant et mystérieux, Bellini. Les Vénitiens ont quelque chose de particulier, une délicatesse, un raffinement que n'ont pas la plupart des hommes. Elle détestait ces types qui prennent la femme

pour une copine à qui on déballe tout et avec laquelle on peut tout se permettre. Ils lui rappelaient ses clients. Ils étaient la caricature de ce qu'on devient souvent après quelques années de vie commune. Lola connaissait la vie et ses miroirs aux alouettes. Elle ne se faisait plus d'illusions. Pourtant, elle se raccrochait à une image, toujours la même, qui revenait chaque nuit : celle de *La petite fille aux allumettes*. Elle s'imaginait en craquer une et voir un fantôme aux ailes bleues.

Le soir où il l'avait raccompagnée chez elle et bordée dans son lit, il lui avait demandé si elle voulait être sa femme. « J'aimerais te voir en robe de mariée. T'offrir les songes d'une nuit d'hiver pour que tu n'aies plus jamais peur dans le noir. »

Elle avait accepté. Comme on saute dans le vide. Pour éprouver le vertige.

Se marier, c'était peut-être craquer une allumette ?

Et elle avait dit oui à un homme qu'elle connaissait à peine, avec qui elle n'avait jamais fait l'amour, mais qui avait en lui la musique d'un verre de cristal. Pour elle, chaque être émettait un son, parfois grossier comme un coup de barre sur une barrique. Lui, c'était une mélodie divine, imprégnée du murmure des gisants vénitiens. Cette nuit-là, elle rêva qu'une naine lui apportait son voile de mariée, orné de fleurs brodées à la main. De petites roses sans épines.

Sara l'avait posé devant son visage et vu dans le miroir une femme qu'elle ne connaissait pas mais qui, pourtant, lui souriait. Elle avait craqué une allumette et le voile s'était enflammé. Comme une torche. Son visage s'était couvert de cloques, mais aucun son ne sortait de sa bouche. Seules les roses demeurèrent intactes.

Elle s'était levée en sursaut et avait couru vers le miroir. Ce n'était qu'un cauchemar.

Quand elle ouvrit la porte de sa chambre, elle trouva une grande boîte sur le palier. Elle contenait une belle robe en dentelle et un voile de mariée, brodé de roses, comme dans son rêve. Sara osa à peine le toucher, de peur qu'il ne s'enflamme...

Un petit mot pour dire « Habille-toi en mariée. Je viens te prendre à deux heures ».

Incapable de faire autre chose, Sara enfila sa robe, mit son voile et l'attendit.

Debout à la fenêtre, elle contempla longuement le reflet du soleil dans le canal. Cette pâle joue rose, au lieu de lui inspirer un moment de grâce, lui rappelait une terrifiante nouvelle de Patricia Highsmith *Le rat de Venise*. Un rat qui, pour se venger de mauvais traitements infligés par des gosses, avait rongé les joues d'un bébé. Pourquoi fallait-il qu'il y ait toujours du sang sur les cartes postales et un couteau planté dans le ventre des poupées? Sara aurait aimé un peu de répit. Voir la vie en pastels dans des jardins de fleurs en papier crépon.

Quand elle entendit ses pas dans le couloir, son cœur se mit à battre très fort. Elle n'arrivait pourtant pas à croire à son mariage. Ça ressemblait à un jeu d'enfant.

La cérémonie avait eu lieu à l'église Santa Maria Dei Miracoli, que les Vénitiens appellent l'écrin d'or. Situé derrière le pont du Rialto, l'édifice portait bien ce surnom. Sara fut éblouie par sa beauté! Le gardien y avait allumé des lampes, éclairant les sculptures des stalles dans le chœur, ainsi que tout le sanctuaire. L'intérieur

comme l'extérieur était incrusté de marbres rares et Sara s'agenouilla devant le portrait de la Vierge, posé sous l'autel et lié à des guérisons miraculeuses. Secrètement, elle lui demanda de la débarrasser à jamais de « cette autre », avec sa minijupe rouge et ses talons aiguilles, cette pute qu'elle avait été et qui revenait parfois se moquer d'elle. Elle implora la Vierge de la chasser de ses cauchemars. À Venise, on peut croire aux miracles.

Après le mariage qui s'était déroulé dans la plus stricte intimité puisqu'il n'avait plus de famille, Pietro Bellini avait emmené sa femme dans la plus grande pièce de la tour où il habitait, là où trônait une table garnie de chandeliers.

Elle avait eu droit à un repas succulent. Il lui avait servi un excellent vin dans des verres en cristal de Bohême et les mets étaient présentés dans des assiettes en porcelaine peintes à la main.

Bellini était un homme raffiné. Il avait une voix si douce que Sara s'était imaginée qu'on pouvait ramasser des plumes entre ses mots.

Elle ignorait qu'elle était en train de savourer le peu de temps qu'il lui restait avant de découvrir ses griffes.

Après le repas, il la prit dans ses bras et la porta dans la chambre nuptiale. Il la déposa délicatement, comme si elle était en verre, sur un lit à baldaquin. Elle se souvenait qu'une bûche se consumait dans l'âtre, donnant à cette pièce un mystère troublant.

Bellini avait quelque chose de Barbe Bleue, ce qui le rendait encore plus attirant. Assis dans un fauteuil qu'on eût pu croire hanté, il avait regardé son épouse comme on hume un parfum délicat. Il s'était mis à effleurer le tissu de sa robe, d'une main gantée de velours noir.

— Que serait pour vous la plus belle preuve d'amour ? lui avait demandé Sara.

— Que vous acceptiez que je vous promène nue, attachée à une laisse, sur le parvis de l'église San Paolo e Giovanni. Je m'arrêteraïs devant la statue du Colleone pour vous caresser la croupe.

— Vous aimez les femmes soumises ?

— J'aime les chiennes. Mais vous n'en êtes pas une.

— Qu'en savez-vous ?

Il la regarda intensément et lui demanda de s'approcher.

— Plus près ! ordonna-t-il, posant son masque d'ange sur son visage.

Et il écarta les pans de sa robe de chambre, dévoilant son sexe, énorme.

Sara eut l'impression de voir bouger les murs. Comme s'ils respiraient. Les miroirs s'assombrirent et le sol s'ouvrit sous ses pieds, laissant les eaux glauques de Venise engloutir les dernières allumettes de la petite fille perdue. Elle réussit à en sauver une, la craqua et puis plus rien. Le masque était tombé, brûlant les chromos des contes de fées. Sara, la bouche autour du sexe de son mari, était redevenue une pute aux rêves assassinés.

Quand elle se réveilla, elle était nue sur le sol. Le fauteuil de son mari était vide et ne contenait que sa robe de chambre aux manches étalées sur les accoudoirs, comme si un fantôme s'était glissé dans le vêtement. Elle s'était relevée et avait cherché en vain sa robe de mariée.

La jeune femme quitta la salle à manger pour aller dans la chambre où se trouvait le lit à baldaquin. Sa robe était étalée sur le lit avec un couteau planté à

hauteur du sexe. Sara fut prise de tremblements. De la sueur perlait le long de son cou. Elle avait l'impression de se voir allongée sur le lit et poignardée.

Elle arracha le couteau, d'un coup sec.

La robe se mit à saigner.

Sara la souleva et découvrit un rat crevé dessous.

Prise de panique, elle courut dans la tour en appelant son mari, le chercha partout. Il n'y avait trace de lui nulle part.

Elle était retournée dans la chambre pour enfiler un vêtement, avait évité de regarder le lit maculé de sang où gisait le rat, la gueule ouverte et les entrailles béantes. Puis elle était sortie.

Malgré le froid, l'air était oppressant. Il y avait peu de gens dans les ruelles et ils semblaient hâter le pas quand elle s'approchait d'eux.

Elle marcha longtemps, comme une enfant égarée dans une ville irréelle, pleine de chats errants. À Venise, en hiver, tout peut arriver : un meurtre ou une histoire d'amour. D'ailleurs c'est presque pareil. Y croiser Casanova ou un autre personnage mort depuis longtemps, pouvait paraître normal. Seuls les touristes rendaient la ville à son époque. Et détruisaient à petit feu, ce qui subsistait de son charme de vieille aristocrate exubérante.

Sara s'était arrêtée au milieu d'un pont surplombant le Grand Canal et avait regardé passer une gondole avec des amoureux. Elle était restée un moment, penchée au-dessus de l'eau redevenue calme, cherchant à puiser une sorte de paix. Soudain, dans le reflet du canal, juste à côté d'elle, Sara vit le masque de son mari.

Elle se retourna brusquement. Personne. Pourtant, au bout du pont, elle avait cru voir filer une ombre. Sara se mit à courir pour la rattraper. Mais la ruelle surplombée de linge suspendu à des fils, était déserte. Seul un vieux chat tigré avait poussé des cris de bébé, terré dans un coin.

De son mariage, il ne lui restait que des pétales de rose séchée, un goût de sang et des voiles d'ombre.

Le soir, les rues de Venise sont comme les pages d'un livre oublié au fond d'une cave. Il s'en dégage une odeur de moisi et les réverbères forment des taches brunes sur les pierres humides.

Sara marchait vite, pour échapper à son ombre. Celle de la pute à la jupe rouge qui aurait aimé trancher le sexe de son mari, d'un coup de dents.

Le tueur d'ours

Paolo avait toujours fui les histoires d'amour. Son métier lui causait déjà assez de soucis comme ça. Les flingues et les jupons, ce n'est pas compatible. Juste quelques dentelles entre les dents, le temps d'un rêve, et adieu madame!

Là, il avait un contrat à Venise. Il connaissait cette ville. Il y avait vécu, enfant, avec sa petite sœur et ses parents. Il n'y était jamais revenu depuis le drame. Paolo n'aimait pas les lieux qui sentent la nostalgie.

La fille qu'il devait tuer s'appelait Lola Tracy. Il ne savait rien d'elle, ni pourquoi il devait la supprimer. C'était mieux ainsi. Sur la photo, il la trouvait plutôt jolie. Une petite femme aux cheveux de paille et au sourire enfantin. Avec des seins comme des pommes qui transparaissaient sous son chemisier. Mais ça lui était égal. Elle aurait pu être vieille et laide ou beaucoup plus jeune, c'était pareil. Dans ce métier, il faut agir, pas penser.

Paolo s'installa à la Casa Verardo, dans la même rue que sa proie, au cœur de la ville. Quand il eut déposé sa valise dans sa chambre, se contentant de l'ouvrir sans déballer ses affaires, il descendit boire un whisky au grand salon, s'abandonna, en cette fin de journée, au charme suranné de l'endroit.

Demain, il commencerait son travail. Prendrait le temps de suivre Lola Tracy pour connaître ses habitudes et attendre le moment propice. Puis, il partirait. Pour ailleurs ou nulle part. Parfois, il se demandait s'il existe au monde un homme plus solitaire qu'un tueur à gages.

Quand il la vit, il éprouva quelque chose d'étrange, pour la première fois de sa vie. Pas un coup de foudre car il se croyait incapable d'aimer, mais un sentiment trouble. Lui, le type réglo, la machine à tuer, se sentit soudain proche de cette femme, parce qu'elle marchait, comme lui, au bord de nulle part. Elle ressemblait à une enfant perdue, pieds nus, dans une robe blanche, trop grande pour elle, dont la transparence laissait entrevoir un corps de poupée. Petites fesses rondes et jambes de rêve.

Il y avait aussi cette manière de passer sa main dans ses cheveux, de frôler les murs du bout des doigts... Ces gestes lui rappelaient ceux de sa petite sœur, morte il y a longtemps. Elle revenait de l'école par le chemin longeant le canal. La veille des vacances de Noël, elle n'est pas rentrée à la maison. La police envoya des hommes grenouilles au fond de l'eau. Le vélo fut repêché, mais malgré les recherches, le corps de la petite fille ne fut jamais retrouvé. On supposa qu'elle s'était noyée et que le cadavre avait été emporté au large.

Venise fit ressurgir les images horribles de la mort de sa sœur. Lui seul savait. Il n'aurait jamais eu le courage de dévoiler la vérité à ses parents. Il avait préféré leur laisser croire qu'elle s'était noyée.

Le soir où elle n'est pas rentrée, il est parti à sa recherche. Il avait passé une partie de la nuit à fouiller

les alentours du canal, à faire et refaire le trajet qu'elle empruntait chaque jour avant de retrouver le petit corps dans un terrain vague. Elle avait été éventrée. Et décapi-tée. La tête était posée sur un tas d'immondices et l'as-sassin l'avait garnie de déchets, allant jusqu'à enfoncer des morceaux de légumes dans ses narines. Rien n'est plus odieux qu'une mort grotesque. La petite avait eu les vêtements arrachés et un bâton enfoncé dans le sexe. Paolo avait vomi. Puis, il avait caché le corps et la tête de l'enfant sous le tas d'immondices. Pour que personne ne les découvre. D'ici là, le cadavre serait méconnaissable.

Il était rentré chez lui et avait dit à ses parents qu'il ne l'avait pas retrouvée. Et il s'était persuadé que tout ce qu'il avait vu n'était qu'un cauchemar. Que rien de cela n'avait existé. La seule chose qui lui était restée, c'est une haine féroce pour le genre humain. Mais lui n'était pas devenu sadique. Il tuait proprement. Ce n'était pas une perversion, mais un métier.

Lola Tracy traversa le marché du Rialto, acheta du poisson et rentra chez elle. Paolo l'avait suivie de loin. Il aurait déjà pu la tuer quand elle est passée dans cette ruelle sombre, mais il avait décidé de lui donner un peu de répit. Pas trop car s'il n'exécutait pas son contrat dans les temps, il risquait sa peau. Le type qui l'employait – dont il ne connaissait que la voix au téléphone – était quelqu'un de puissant, ayant des antennes partout. Des gens le contac-taient et lui filaient beaucoup d'argent pour exécuter la personne de leur choix. Et il partageait cette somme avec les tueurs qui travaillaient pour lui. Paolo était à son service depuis longtemps. Son « patron » le considérait comme le meilleur. Du moins, c'est ce qu'il disait.

Le tueur s'assit à la terrasse de l'hôtel, dans le prolongement du salon, et commanda un café. À Venise, la vie semble rythmée par l'ennui. Paolo redécouvrait cette apparente monotonie qui le reposait des bruits infernaux des autres villes. Il entendit sonner les cloches, au loin. Puis le silence revint. Au bout d'un moment, il se sentit mal à l'aise. Il crut d'abord que c'était le café. Mais ce n'était pas ça. C'était du bruit dans sa tête...

Il la vit ressortir de chez elle. Se leva et la suivit jusqu'à la place Saint Marc. Là, elle s'engouffra dans une ruelle sombre et entra dans un magasin de musique. Paolo patienta dehors. Elle réapparut un peu plus tard avec un petit paquet qu'elle oublia sur une chaise de bistrot, après s'être attablée pour boire un jus d'orange. Il regarda ses jambes qui émergeaient des frous-frous d'un jupon mousseux et sentit sa verge se durcir. Cette fille avait quelque chose de terriblement sensuel. Chaque mouvement ressemblait à un pas de danse. Paolo attendit qu'elle se soit éloignée pour prendre le paquet.

Il contenait les cantates de Johann Hesse, un compositeur allemand ayant séjourné à Venise.

Il suivit Lola jusqu'à la Tour de l'Horloge où elle s'arrêta pour regarder les phases de la lune, puis continua sa balade le long des canaux, se laissant bercer par la beauté de cette ville où les fantômes se cachent dans le dédale des rues sombres. Le ciel était rose et les rats glissaient sous le pont des anges. Mille fois il avait failli se faire tuer, mais la mort, à ses yeux, n'était rien, comparée au risque d'aimer. Paolo détestait les histoires d'amour. Il verrouillait ses sentiments, ne laissant parler que ses désirs. La chair a souvent plus de mémoire que le cœur.

Lola marchait rapidement. Il la vit tourner à un coin de rue et se hâta pour ne pas la perdre de vue. Le tueur eut beau regarder partout : elle avait disparu.

Il rentra à l'hôtel et écouta la musique, la trouva sublime, puis décida de nettoyer son arme. Un rituel avant chaque crime, comme une prière. Cette fille lui rappelait trop sa petite sœur. Il fallait la tuer au plus vite. Avant qu'il ne s'y attache.

De la fenêtre de sa chambre, il pouvait la voir rentrer chez elle, dans cette vieille maison qui pourrissait avec panache, enrobée d'un linceul aux tons de roses fanées. On lui avait dit qu'elle vivait seule. Il irait frapper à sa porte, ce soir. Trouverait un prétexte pour entrer, puis l'abattrait d'un coup en pleine poitrine. Il visait toujours juste. Il était réputé pour faire un travail sans bavures. Dans le métier, on l'appelait « l'horloger du crime ».

Il ne la vit pas pénétrer dans la maison, mais aperçut de la lumière et en déduisit qu'il avait dû avoir un moment d'inattention. Il s'apprêtait à quitter sa chambre lorsqu'on frappa. Il hésita, demanda qui c'était. Le garçon d'étage lui tendit un bouquet de roses rouges. Un mot à l'écriture fine l'accompagnait : « J'espère que vous avez aimé la musique. »

Il jeta les fleurs sur le lit et sortit en claquant la porte, quitta l'hôtel, traversa la rue et n'alla pas frapper chez Lola Tracy. Que savait-elle ? Elle avait dû le repérer quand il l'avait suivie et avait fait de même.

Il marcha longtemps dans les rues parfumées de nuit. À Venise, le soir, tout est désert, rythmé par le mouvement de l'eau. Quand Venise dort, les habitants dorment aussi. Cette ville exerçait une étrange douceur

sur Paolo et il se laissa caresser par elle, sans plus offrir de résistance.

Il s'assit au bord du Grand Canal. Envie de pleurer. Mais il se retint.

Un tueur qui pleure est un tueur mort.

Paolo aimait le goût du danger. Tuer le satisfaisait pleinement à cet égard. Mais là, avec le temps, l'habitude s'était installée et il devait reconnaître que le couple qu'il formait avec la mort ne lui procurait plus le piment attendu. Ce qui pouvait encore lui faire monter l'adrénaline, c'était de mettre consciemment sa vie en danger. Il préférait se dire qu'il avait choisi de retarder la mort de cette fille pour cette raison-là, plutôt que par faiblesse. Mais dans le fond, il savait qu'il se mentait.

Il passa la nuit dehors. Au petit matin, il alla prendre un café à La Residenza, un ancien palais à façade gothique, près de la place Saint Marc. Un bijou aux boiserie pastel, avec des fresques du XVII^e et des lustres en verre de Murano.

Il pensait que la beauté est parfois meurtrière, qu'elle fragilise le cœur des hommes et les rend faibles.

Quand il rejoignit l'hôtel, Paolo trouva un mot sous sa porte. Lola lui donnait rendez-vous à midi, à la Cantinone Già Schiavi, lieu de prédilection des artistes et des amateurs de vin.

Il faisait beau et elle dégustait un verre de fragolino à la terrasse. Paolo s'assit à côté d'elle, la trouva plus belle encore. Elle l'observa sans rien dire, trouvant qu'il y avait quelque chose de désespéré en lui. De sauvage aussi.

Paolo se contenta de la regarder. De temps en temps, elle percevait comme un éclair dans ses yeux. Quelque chose d'aussi froid qu'une lame.

« Je sais que vous allez me tuer » dit-elle.

Il ne répondit pas.

« Je voudrais juste vous demander de pouvoir m'endormir dans vos bras. Vous ferez en sorte que je ne me réveille pas. Ça m'est égal de mourir. Mais je ne veux pas quitter le monde sans tendresse. »

Paolo ne s'attendait pas à cette proposition. C'était dangereux pour lui car il ne voulait pas prendre le risque de s'attacher à cette fille. Après tout, il pouvait aussi prendre ça comme un défi à lui-même, histoire d'aiguiser sa volonté. Et il accepta. Lui donna rendez-vous à 23 heures dans un entrepôt désaffecté de la station maritime. Elle promit de venir. Une chance sur deux qu'elle lui fasse faux bond. Pourtant, intuitivement, il aurait parié qu'elle tiendrait sa promesse.

Paolo aurait dû passer le reste de la journée à la surveiller. Il avait appris qu'aucun être humain n'est digne de confiance. Surtout quand il s'agit de sauver sa peau. Pourtant, il choisit de rester dans sa chambre d'hôtel. Voulait-il inconsciemment lui laisser une chance de s'échapper ? Il alluma la télévision et regarda les images sans le son. Il avait horreur du bruit. Il se demanda s'il avait bien fait d'accepter la proposition de sa future victime. Pourquoi lui accorder cette dernière volonté ? C'était le premier faux pas de sa carrière de tueur. Le premier vers la rédemption... Qu'est-ce qu'il en avait à faire de ces promesses de bénitier ? Il ne croyait ni à l'enfer, ni au paradis. Et si Dieu avait existé, il n'aurait pas

permis que des enfants meurent. C'est quand sa petite sœur est morte, que sa mère a perdu la raison. Elle est partie comme ça, sans rien dire, un matin, avec une valise vide. Paolo avait douze ans et elle l'avait laissé dormir. Il ne se souvenait pas si elle l'avait embrassé avant de s'en aller.

Le soir venu, il emporta une couverture et se rendit à l'entrepôt. Lola était là, bien calme, tenant un petit sac bleu.

Il étendit la couverture dans un coin sombre, donnant sur le canal. Plus facile pour larguer le corps après. Ils ne firent pas l'amour. Il se contenta de la regarder dormir.

S'imagina qu'il écartait ses petites lèvres avec précaution, comme si elles étaient des ailes de papillon. Plongeait son regard dans son sexe béant... puis la pénétrait. Avec violence.

Elle se réveillerait en hurlant. Il ne se retirerait pas, mais continuerait, encore et encore, jusqu'à la petite mort.

Puis elle le regarderait, de son regard d'enfant perdue. Un regard de dimanche de pluie. Et elle se mettrait à pleurer. Ou elle partirait au bout du monde.

Paolo finit par se caresser tout seul, à côté d'elle.

Qui était cette fille? Qu'avait-elle fait pour que quelqu'un le paie pour la tuer? Elle paraissait si inoffensive... Mais Paolo savait qu'il n'y a rien de plus trompeur que les apparences. La plus cruelle des tueuses qu'il avait rencontrée avait un visage de Lolita. Elle avait découpé des bébés en morceaux...

Lola avait un visage d'enfant quand elle dormait.

Il décida de l'étouffer tout de suite après qu'il eût joui. Ne pas attendre pour ne pas risquer de changer d'avis. Lui offrir une mort de communiant avec des petits souliers noirs...

Il balança son corps dans le canal, ouvrit le sac bleu avant de l'envoyer la rejoindre. Il contenait un vieil ours en peluche. Le même que celui de sa petite sœur...

Il faillit le garder. Mais s'attendrir était pour lui un signe de vieillesse. Il ne fallait pas qu'il risque de briser la carapace qui entourait son cœur. Question de survie. Il jeta l'ours dans les eaux noires.

Depuis, toutes les nuits, l'ours revient le hanter. Le tueur fait des cauchemars où il le voit se noyer en poussant des cris déchirants. Lentement, la tête se détache du corps. Et roule au pied de son lit...

Paolo n'a jamais rêvé de sa petite sœur, ni d'aucune de ses victimes.

Table des meurtres

L'ange rouge — 5

La petite pute aux allumettes — 11

Le tueur d'ours — 21

La robe bleue — 33

Carabas — 39

Le miroir byzantin — 53

Le théâtre de Sade — 59

L'hôtel des Bains — 67

La chenille — 73

Meurtres dans un écrin — 89

La femme en rose — 95

Le jardin des morts — 103

Chagrin d'amour — 109

Rencontre sous la lune blême — 117

Dans la même collection

TENDANCE ROSE

Q

Un amour sans merci

Alexandre Gamberra

Les Filles du déluge

Alexandre Gamberra

L'Alphabet du S/M

Patrice Del Sado

Le Paradoxe de Lolita

Miss S.

Le Journal d'un maître

Patrick Le Sage

Le Sage et la soumise

Patrick Le Sage

Fuckaillages

Martin Gagnon

Zigonnages

Martin Gagnon

Amuse-bouche

Julie-Anne de Sée

TENDANCE NOIRE

Q

Contes pour petites filles criminelles

Nadine Monfils

Contes pour petites filles libertines

Nadine Monfils

Se torcher aux plumes des anges

S. Korr

Le Boycott du bonheur

S. Korr

La Philosophie dans le devoir

Son Excellence Otto

TENDANCE ROUGE

Q

Six Cadavres dans un cercle

Patrice Herr Sang

Les Griffes de sang

Patrice Herr Sang

Snuff Movie

Jean-Michel Jarvis

Doloris Causa

Carolyn Cardway

Nuits retroussées à Venise

Nadine MONFILS

Quand les rues de Venise dévoilent leurs secrets, et que sur les eaux d'orage se reflètent les jupons des « petites filles » pas sages... Femmes enfants, un sucre d'orge dans le cœur, elles s'en vont se faire retrousser dans les palais en ruines. Parfois, à l'ombre de Barbe Bleue, elles savourent avec délice les interdits de la vie et s'en servent pour coudre leurs fantasmes. Si elles vous sourient, méfiez-vous ! Surtout ne les suivez pas. À Venise, tout n'est que sorcellerie.

Réalisatrice et écrivain, Nadine Monfils excelle dans les univers étranges, qu'elle distille à travers ses nombreuses activités, inspirées par le surréalisme, le dadaïsme, l'absurdisme, sa Belgique natale et son Montmartre d'adoption. Elle décroche le Prix Polar à Cognac en 2007 et le Prix de la ville de Limoges en 2010.

Photo de couverture : Christian Peter (www.christianpeter.biz).

www.tabou-editions.com

Tabou
éditeur sans interdit

9 €

ISBN 978-2-915635-85-0

